



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

On s'aperçoit que les coiffures grecques ont été abandonnées par quelques femmes qui ne veulent pas sacrifier leur physionomie à la mode, et auxquelles ce genre offrait peu d'harmonie avec l'expression de leurs traits. Autrefois la mode était *une et indivisible*; il fallait faire comme les autres, être comme tout le monde, sous peine d'une distinction ridicule. En province on recevait un chapeau de Paris qui devenait le modèle exact de tous les chapeaux de l'arrondissement; et si une femme de la capitale passait avec une robe verte ou brune, dès cet instant on ne voyait plus que du vert ou du brun, même aux femmes auxquelles cette nuance était le plus défavorable. Aujourd'hui, où tout ce qui est sujétion est considéré comme préjugé, on s'est affranchi de ces sottises

entraves, et bien que l'on crie à tue-tête que l'on ne voit plus que des grecques, c'est-à-dire que l'on ne voit plus que des grecques aux femmes à qui elles siéent bien, aux dernières réunions à la cour, à celles les plus marquantes de la ville, on observait beaucoup de modifications dans ces coiffures. Les tire-bouchons qui terminent les bandeaux de chaque côté des joues sont beaucoup adoptés et vont en général mieux *aux profils français* que les cheveux lisses. Les cheveux sont placés moins bas sur la nuque et prennent ainsi un aspect plus dégagé, et donnent au coiffeur plus de ressources pour placer les ornemens qui conviennent à la figure. Les coiffures tout-à-fait élevées sont moins hautes qu'auparavant, et l'on tend à leur donner quelque chose de large, soit par des touffes de boucles ou par des fleurs que l'on place sur les côtés. Les flèches sont d'un charmant effet aussi avec les coiffures hautes ; elles traversent les coques horizontalement, ou soutiennent une masse de boucles. Dans les cheveux noirs une flèche en diamans et une ferronnière également en diamans sur le front, est bien la plus jolie coiffure que l'on puisse voir.

— Les toilettes de bal de beaucoup de jeunes personnes sont une robe d'organdi blanc très-claire, à manches courtes et corsage drapé ; une rose dans les cheveux et une rose sur le côté de la ceinture. Le seul ornement de ces robes est une petite broderie au plumetis qui marque la tête de l'ourlet, qui n'a guère plus de deux mains de hauteur.

— On voit aussi de ces robes ornées de nœuds de rubans de gaze qui séparent en trois ou quatre crevés les manches courtes. La ceinture alors est nouée sur le côté, et des rubans ornent les cheveux.

— Voici quelques *ensembles de toilette* de bal. Une robe de mousseline des Indes, corsage grec bordé d'un chef de laine écarlate ; sous ce chef, une petite canetille donnait aux plis la forme *godet* qui convient à cette coupe ; les manches étaient relevées par trois chefs qui maintenaient leurs plis en draperies ; au-dessus de l'ourlet une double rangée de chefs semblables formait un large dessin grec. La ceinture en laine était attachée sur le devant par un beau camée. Pour coiffure, trois bandelettes de laine écarlate traversaient le front en se séparant graduellement vers le haut, puis se réunissaient dans les tresses avec lesquelles elles étaient nattées ; les cheveux étaient en bandeau sur le devant ; une flèche en camée qui traversait les tresses tournées un peu au-dessus de la nuque, complétait cette parure tout-à-fait grecque.

— Une robe en gaze moirée rose tendre, corsage formant cœur devant et derrière, et laissant voir un dessous en gros de Naples blanc.

Une superbe blonde garnissait les bords du corsage en formant schall ; elle était très-étroite vers la ceinture , et d'une telle hauteur sur les manches, qu'elle les recouvrait presque entièrement. La coiffure était formée par une large tresse mêlée de perles qui faisait couronne sur la tête en descendant un peu vers le front. De chaque côté des touffes de tire-bouchons, et une seule grosse rose panachée placée d'un côté de la tresse et tombant sur une des touffes, tandis que les boutons et feuillage allaient se mêler dans les boucles qui remplissaient l'intérieur de la tresse.

— Une robe en tulle de Lyon, entourée de bouquets et applications en velours blanc ; double mantille de blonde autour du corsage ; coiffure composée de cinq têtes de plumes cerise formant un demi-diadème dont le pied était entouré d'un bracelet de camée ; collier et boucles d'oreilles en camée.

— Une robe en crêpe bleu, dont toute la hauteur de l'ourlet était ornée d'étoiles ou applications en velours blanc entourées d'un filet d'argent ; sur la tête un turban en gaze blanche monté sur un bandeau de turquoises qui serpentait dans les plis, et orné d'aigrettes bleues, dont une retombait sur le cou, et deux autres étaient inclinées et couronnaient le dessus de la tête.

— Une robe en satin noir, ayant un semé de petites marguerites brodées en soie de toutes les nuances ; corsage drapé ; larges manches et écharpe en blonde ; béret en crêpe blanc orné de deux oiseaux de paradis.

— On continue à voir beaucoup de petits tabliers pour porter chez soi. Les plus élégans sont en moire noire ayant le tour, la ceinture et la forme des poches ornées de riches broderies en soie de couleur. On en fait aussi en mérinos frappé dont les dessins sont découpés et les poches peintes dans de très-gracieux ornemens.

— Les manchons en velours peint se voient maintenant dans beaucoup de magasins.

— On fait pour les bureaux de charmantes garnitures en ébène ou bois de sandal et acier ; tout se trouve réuni dans un *porte-plumes* dont les compartimens sont disposés à recevoir cachet, canif, grattoir, etc. Cet ensemble forme un petit édifice très-joli.

La Loge d'une Actrice.

Au bout d'un dédale de corridors, à travers des lampes sépulcrales, un pandæmonium de coulisses, de comparses et de ténèbres, c'est un boudoir. Ouvrez cette porte ornée d'un nom cher au public; éclat des lumières, parfum des fleurs. Ici, une tenture de Perse, torsades vertes, tapis jaspé, divan chamois, psyché étincelante du reflet des flambeaux; sur tous les murs de l'enceinte, de riantes gravures, de beaux portraits d'artistes, et parmi les caricatures de la veille, Paganini qui joue du violon sur une corde sans balancier.

C'est ici le *sanctus* des mystérieuses toilettes, et aussi le lieu de recueillement des dernières études d'un rôle grave, et aussi le salon des causeries amicales : quelquefois le plus secret asile des voluptés du sérail; ou bien tout simplement, et comme dans la loge où vous voilà, c'est un conciliabule d'oisifs : auteurs, peintres, orgueil des artistes, vanités du monde, moqueries de toute protection, admiration de tout talent.

Hier elle avait joué son rôle avec plus d'âme que de coutume, ce rôle de Louise, atroce incendiaire, qui fait tout le succès d'une pièce innocente. Pour voir et applaudir M^{me} Dorval, il y avait foule au théâtre, pendant une tiède soirée d'avril. Ils se pressaient dans une salle enfumée, au milieu d'un air méphitique, tandis que là-bas les clartés mourantes du jour se jouaient encore sur le dôme doré des Invalides, avec la brume d'une ondée printanière; ils se tenaient serrés, le cou tendu, et dans une attitude immobile, comme si de l'autre côté de ces murailles huileuses, il n'y avait pas eu un ravissant spectacle de soleil, de femmes, d'équipages élégans et rapides, d'enfans qui souriaient aux premières feuilles des ormes du boulevard.

Mais elle avait rencontré dans son rôle de ces bonheurs d'inspiration toujours si incertaine et journalière pour le véritable artiste, une de ces dispositions qu'un rien peut faire naître, et un rien détruire, dans ces organisations mobiles qui frémissent comme toute une harpe. Les



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
Robe en crêpe garnie en Rubans et tulle. Coiffure Exécutée par M.º Mardin
rue des Martyres N.º 45. Ornée d'une guirlande des M.ºs de M.º Cartier Boulevard des Italiens N.º 2.

éclairés d'une telle inspiration traversent quelquefois une carrière uniforme, à de longs intervalles, comme une nouvelle heureuse sur notre horizon politique : ils sont imprévus comme un de ces piquans rayons du midi, dans un paysage de Rusdaël. Après les fréquentes représentations du même drame, quand l'émotion vraie se tarit, quand l'art même de l'interprète se fatigue, et que le métier vient prendre la place du talent, que faut-il pour faire renaître un génie qui s'éteint ? Quelquefois il suffit, parmi tant de spectateurs, de la présence d'une seule personne qui sympathise avec l'ame qui doit s'émouvoir. L'actrice ne la connaît pas toujours d'avance ; elle peut ignorer jusqu'à son nom, jusqu'à la place même qu'elle occupe dans la salle. Mais, par l'effet mystérieux de cette présence, il s'établit de magnétiques rapports, et de ces sympathies que vont dénier d'abord tous les esprits géométriques à qui vous en voulez parler.

Ce soir-là, cette ame inspiratrice, à son insu, était enfermée aux baignoires, sous une enveloppe de femme ; un étroit chapeau de satin blanc couvrait ses beaux yeux, et un schall blanc l'élégance de sa taille déjà engagée sous une espèce de mantille à l'espagnole. Mais elle était là, près du théâtre ; elle avait régné en tyran sur l'esprit haletant de l'actrice, comme le milan sur la fauvette qui palpite, comme un serpent sur un pauvre rossignol, le serpent qui fascina Ève.

La faible Louise, opprimée, brisée, exaltée, avait été sublime, et M^{me} Dorval remontait vers sa loge assez péniblement, que les acclamations ébranlaient encore les voûtes de la salle. Elle arriva là-haut mourante. Il y avait déjà rassemblés là ses amis de tous les jours : c'était ce poète émérite, un ancien ami de Talma, qui tient le sceptre de la romance de la main gauche, et de l'autre une ligne à pêcher ; c'était quelques grands hommes de l'école nouvelle, vaniteux comme s'ils n'avaient pas beaucoup de talent. Celui-ci déclarait qu'il sent battre un cœur très-sensible dans sa poitrine de jeune homme ; celui-là, dans la difficulté de soutenir sa tête de génie, demande innocemment, à toutes ces dames, une épaule ou des genoux pour le porter. Plus loin, c'était un de ces chanoines littéraires de la bibliothèque de l'Arsenal, dévôt comme Piron, mais malin et naïf comme La Fontaine, assez semblable à un saule pleureur ou à un ancien rédacteur de *la Quotidienne*. Enfin c'était l'élégant auteur d'*Éola*, parlant du sujet de la Maréchale d'Ancre, en homme qui en ferait un drame supérieur à *Hernani*, et même au *Mauve de Venise*.

L'actrice écoutait peu des complimens accoutumés, quand la porte s'ouvrit; il s'avança une dame à la voix basse, à la démarche timide, aux coudes serrés contre les flancs. Il y avait du jeune homme et de la femme dans son maintien naïf, franc et réservé tout à-la-fois. La société n'avait guère fait attention à cette visite; mais l'actrice, au seul aspect de l'inconnue, avait tressailli; elle s'était levée; elle avait senti comme l'électricité de cette présence; elle avait reconnu son dominateur et la cause des effets qu'elle venait de produire. Elle alla donc au-devant d'elle, et l'étrangère balbutia des complimens trop embarrassés pour n'être pas sincères. « Oh! Madame! oh! que je suis heureuse! Que je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait. Que je vous admire! Ce parterre était bien froid! Moi, à plusieurs reprises, j'ai crié d'admiration. » et puis les deux femmes se tenaient par les deux mains, prêtes à s'embrasser, et ne l'osant pas, comme deux enfans un peu gauches, le jour qu'on leur fait faire connaissance. L'incendiaire enfin, pour remercier son admirateur, lui demandait timidement des yeux qui elle était.

L'inconnue hésita: puis, avec une timidité qu'il ne suffit pas d'avoir vue pour en peindre la grâce: « Madame Malibran. »

Alors une larme de reconnaissance échappa à la folle incendiaire. Mais soit qu'elle ne trouvât point de paroles au gré de son émotion infinie, soit qu'elle sentit que des éloges auraient toute la mauvaise grâce que preneut infailliblement deux romantiques qui se rencontrent, elle eut la spirituelle présence d'esprit de se taire. Seulement, elle leva les bras, et, pour toute réponse, montra à Rosine, à Desdémona, à Ninette, à Tancrède, un portrait de madame Malibran, richement suspendu à la plus belle place de la loge.

Croyez-vous qu'il y ait des journaux, des auditoires de deux mille spectateurs qui puissent rivaliser avec un si enivrant suffrage?

H. DE LATOUCHE (*Keepsake français*).

ALBUM.

— Les dernières représentations de *Robert-le-Diable* ont attiré un immense concours d'auditeurs et la plus brillante société de la capitale. La crainte de voir suspendre pendant quelque tems les représentations de ce bel opéra a redoublé l'empressement qu'il continue à exciter.

— *La Cenerentola* a offert à M^{me} Raimbault un triomphe plus marqué encore que ceux qu'elle a déjà obtenus. Elle a enlevé les applaudissemens long-tems prolongés de tous les spectateurs, ce qui n'est pas chose facile lorsqu'on succède à des cantatrices telles que celles qui se sont fait entendre depuis quelques années à Paris.

— L'OPÉRA-COMIQUE a rouvert encore une fois, et de manière à laisser espérer une meilleure destinée que celle des administrations qui viennent de se succéder. Deux débutantes, M^{lle} Camoin et M^{me} Martinet, ont paru avec succès. M^{lle} Camoin est une jeune personne qui a du brillant dans la voix, et M^{me} Martinet chante avec un goût et une méthode qui ne laissent rien à désirer.

— Le directeur de l'Opéra-Italien à Londres, vient de publier un prospectus magnifique de tout ce qu'il donnera à ses abonnés. Il y aura des danseuses françaises, M^{lle} Taglioni à leur tête ; des cantatrices italiennes et allemandes ; *Robert-le-Diable* joué par des acteurs de l'Opéra de Paris, avec une ouverture que Meyerbeer composera tout exprès ; il y aura des chœurs et un orchestre allemands ; il donnera des opéras de Mozart, Rossini, Spontini, Donizetti, Bellini, etc. etc. etc.

— *Robert-le-Diable* a valu à M. Meyerbeer la décoration de la Légion-d'Honneur.

— Le bal donné dernièrement aux Tuileries a été fort brillant ; près de trois mille personnes y assistaient. On y comptait environ huit cents femmes, et le nombre en eût été encore plus considérable si toutes les présentations désirées avaient pu être faites ; mais le tems a manqué pour remplir cette formalité indispensable.

— Il naît en France un quinzième de plus de garçons que de filles ; ce qui prouve jusqu'à l'évidence, que chaque femme a droit à plusieurs cœurs d'homme ; c'est une conséquence de la morale expliquée par la statistique.

— Grande nouvelle ! un *Manifeste des Dieux sur les Affaires de France* et signé JUPITER *Olympien*, va paraître incessamment au grand jour. Dans cette brochure, dont le manuscrit a passé un instant sous nos yeux, l'auteur (et quel auteur ! M^{lle} Le Normand !) fait apparaître à Louis-Philippe, la feue duchesse douairière d'Orléans, qui vient donner à son fils ses derniers avis.

Beaucoup de hardiesse, ce qui étonnera peu par le tems qui court, signalera cet écrit à la curiosité publique. Pourvu que la justice n'ait rien à y voir ! en tous cas la sibylle parisienne aura bec et ongles pour se défendre, car elle adjure les *oiseaux de proie* et autres *animaux carnivores*, lesquels, sans doute, ne manqueront pas à l'appel.

Nous rendrons compte de cette singulière publication sitôt qu'un exemplaire nous aura été remis.

Annonces.

Rue Boucher, n° 14, au premier, près la rue des Bourdonnais, confection pour tout ce qui concerne la Nouveauté, tel que fichus, manches, bonnets de soirées, pélerines, blondes, gants, pélerines de velours, etc., etc., etc. On y fait aussi des chapeaux en tous genres et l'on refait les vieux.

Les dames y trouveront un avantage que l'on ne peut offrir dans aucune maison.

OBJETS DE TOILETTE. — Un Chimiste ayant séjourné dans l'Inde et la Perse, en a rapporté une composition pour teindre les cheveux de la nuance que l'on désire ; Pomme qui les fait pousser en peu de jours ; Eau garantie pour faire tomber le duvet en dix minutes, sans inconvénient ; Crème qui efface les rousseurs et blanchit à l'instant la peau la plus brune ; Eau du sérail qui donne au teint un coloris vif et naturel, à l'épreuve de l'eau ; Eau qui blanchit les dents, et neutralise l'odeur de la pipe. Prix : 6 fr. chaque article. Le dépôt est chez M^{me} Eugène, rue de l'Université, n° 46, au coin de la rue du Bac, à l'entresol. On essaie avant d'acheter. *Affranchir.*

— L'INCESTE, roman nouveau en 4 volumes, par JULES DE SAINT-AURE, doit paraître à la fin de ce mois, chez les libraires Tenré et Corbet.

A ce Numéro est jointe la planche 862.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DODÉY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.